

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

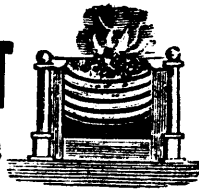
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 12 JUIN 1841.

No. 30.

SOMMAIRE DES MATIERES.

L'AMI DU CHATEAU ; (suite et fin) ; LE CHATEAU DE FREYKEN ;

L'AMI DU CHATEAU.

[SUITE ET FIN.]

IX

Huit jours s'étaient écoulés, et dans ce court espace de temps bien des choses avaient changé de face au château de Sivry. La plupart des étrangers qui étaient venus pour y passer quelques jours agréablement l'avaient quitté sitôt que de sinistres pronostics avaient annoncé un malheur prochain dans le vieux manoir. On a pressenti que nous voulons parler des suites fâcheuses qu'avaient eues pour le comte de Sivry les scènes violentes que nous avons racontées. Les serousses qu'il avait eu à supporter avaient brisé en les derniers ressorts de la vie, au moment dont nous nous occupons on désespérait de ses jours.

Cependant quelques personnes, soit par curiosité, comme les époux Monteil, soit par sottise et ignorance des usages, comme les époux Bernard, soit par désir d'être utiles et de donner des consolations au besoin, comme le capitaine Ducoudrai, étaient restées au château, où elles vivaient presque sans en voir les maîtres. Mme de Sivry, depuis sa réconciliation avec son mari, quittait rarement le chevet du comte ; en sorte que la charge de faire les honneurs de la maison était revenue presque tout entière au chevalier. Hermance était si abattue depuis le commencement de la maladie de son père qu'elle ne pouvait en rien suppléer la comtesse, et, malgré les consolations de Clotilde, qui était devenue plus affectueuse encore et plus dévouée pour elle qu'auparavant, elle semblait continuellement minée par le chagrin ou par le remords.

Dans la soirée du huitième jour, une société nombreuse était réunie dans la bibliothèque. Depuis le matin, la maladie n'avait fait qu'empirer d'heure en heure ; les médecins les plus renom-

més du département avaient été mandés, et confondus en ce moment avec les autres habitans du château, ils causaient entre eux avec inquiétude. La comtesse, le chevalier, Hermance et Clotilde étaient seuls dans le cabinet du comte, attendant avec anxiété que le père Toussaint, vénérable ecclésiastique qui avait été abbé d'un des plus riches monastères du voisinage avant la révolution, sortit de la chambre où il donnait au comte les dernières consolations de la religion. Tous les quatre gardaient un morne silence, qui était seulement interrompu de temps en temps par les sanglots d'Hermance et de la comtesse. Par intervalles, des domestiques traversaient la pièce d'un air consterné, et venaient demander des ordres au chevalier.

Dans la bibliothèque, on éait moins triste et moins silencieux, et cela se conçoit, car il n'y avait là que des étrangers et des indifférens. Le capitaine seul semblait vivement affecté ; il s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, la tête appuyée sur la main, il n'avait pas fait un mouvement depuis une heure. Quant aux autres personnes, sauf que leur conversation avait lieu à voix basse, elles causaient tranquillement, comme s'il n'y eût pas eu dans la chambre voisine un vieillard à l'agonie, et à quelques pas d'elles seulement une famille éplorée.

Mme Monteil surtout allait et venait dans la salle, moins pour apprendre des nouvelles que pour débiter ses propres hypothèses sur le passé ou le présent. Elle voulut s'approcher du capitaine, qui était d'ordinaire pour elle une occasion de parler toute seule, mais le brave Ducoudrai n'était pas disposé pour cette fois à écouter ses malignes observations, et à son approche il se détournait d'une manière si claire et si significative que force fut à la méchante petite créature de chercher un auditeur moins affligé et plus gaillard.

Son choix tomba sur M. Bernard, avec qui elle frayait très peu d'ordinaire, mais pour qui elle éprouvait pourtant beaucoup moins de répulsion que pour sa grosse moitié. M. Bernard était assis dans un fauteuil à l'écart, et près de lui était un autre fauteuil vide que sa femme venait d'abandonner pour aller entendre ce que disaient les médecins sur la maladie du comte. Mme Mon-

tiel s'empara sans façon du siège vacant, et elle dit en adressant un de ses sourires les plus ironiques à M. Bernard, qui ne paraissait pas enchanté d'engager une conversation avec elle en l'absence de sa femme :

— Eh bien, monsieur l'inspecteur des douanes, vous semblez tout pensif ! Est-ce que vous songez encore à ces dentelles de contrebande qui nous sont arrivées le lendemain même du jour où on les a commandées !

— Madame, répondit le pauvre inspecteur, qui ne se sentant pas de force à jouter avec cette malicieuse harpie, prit le parti de se fâcher, il n'est pas convenable de rappeler dans un pareil moment une fâcheuse aventure...

— C'est que vous en avez porté, de ces dentelles de contrebande, reprit Mme Monteil, et votre dame aussi ! elle en avait partout, cette chère Mme Bernard ! voile, garnitures, manchettes, mantille, tout en était ! Il est vrai que cela ne lui coûtait rien ! on s'est donné le genre ici de nous faire des cadeaux sous prétexte... À propos, continua-t-elle en passant d'un sujet à un autre avec sa mobilité ordinaire, pourriez-vous me dire, quand M. le comte sera mort, ce que deviendra cette demoiselle Clotilde que je vois impatronisée ici mieux que jamais, après avoir tant fait jaser sur son compte ?

— Je l'ignore, madame, répondit Bernard en soupirant.

— Je n'ai jamais pu m'expliquer certaines choses à l'égard de cette demoiselle, reprit Mme Monteil. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la maladie du comte a commencé du jour où il l'a fait venir devant lui ; on dirait qu'elle lui a jeté un sort. D'ailleurs tout ce qui s'est passé ce jour-là m'a semblé terriblement louche ; vous, monsieur, combien le chevalier de Clermont était troublé au moment où on lui annonça qu'elle était partie ! Je m'attendais, moi, en voyant leur mine à tous, à quelque grande catastrophe, et pas du tout, ils arrivent le soir tranquillement dans la calèche après avoir fait une petite excursion chez des paysans de la Roche-Blanche ! A-t-on idée de cela ? Eh bien, voilà aujourd'hui cette demoiselle aussi bienvenue dans le château que si on ne l'avait pas vu un certain soir... enfin auffit. Mais cependant il est permis, sans être mauvaise langue, de trouver étonnant que M. le comte à son lit de mort reçoive une pareille créature, tandis qu'il n'a pas voulu permettre encore que Mlle Hermance, sa propre fille, une jeune personne si bien élevée, approchât de son lit.

— Mais j'ai entendu dire, répondit timidement M. Bernard, que M. le comte, aimant beaucoup sa fille, on a craint que l'émotion en la voyant ne lui portât un coup fâcheux....

— C'est Mme Bernard qui croit cela et qui vous le fait croire ! répliqua Mme Monteil avec un sourire méprisant ; d'où venez-vous donc pour ne pas vous être aperçu que le comte, depuis qu'il est alité, a pris en haine Mlle Hermance, qu'il n'a du reste jamais beaucoup aimée ? Il ne veut plus entendre parler d'elle, et je puis même vous dire en secret que le mariage d'Hermance avec le duc de Saint-C... est entièrement rompu.

— D'où savez-vous cela, madame ? demanda Bernard avec étonnement.

— Mais le fait est certain, dit la petite femme avec une importance mystérieuse ; vous savez que l'on préparait un appartement pour le duc à côté de celui que j'occupe au château. Il y a trois jours, Antoine est venu donner l'ordre aux ouvriers d'interrompre leur travail ; — Mais, a dit l'intendant qui était présent, l'arrivée de M. le duc est donc retardée ?

— M. le duc ne reviendra jamais au château de Sivry ? a répondu Antoine, avec cette voix lugubre que vous lui connaissez. Et bien, est-ce clair tout ça ?

— Oui, c'est clair, dit la voix d'un nouveau personnage qui se mêla brusquement à la conversation ; mais ce n'est pas parfaitement vrai, car les travaux ont recommencé aujourd'hui dans l'appartement du duc ; même il y aura un ameublement en velours rongé avec des crépines d'or ! J'ai vu cela de mes propres yeux, madame !

Cette vigoureuse réplique était donnée par Mme Bernard, qui, s'étant aperçue enfin de la haine qu'éprouvait pour elle Mme Monteil, ne laissait échapper aucune occasion de l'humilier. Au premier bruit de la conversation, elle était accouru pour réclamer son fauteuil et son mari qu'avait accaparés Mme Monteil. Celle-ci, toute rouge de colère, répondit à l'irascible maman Bernard :

— Permettez-moi de vous faire observer, madame, que ce n'est pas à vous que j'ai l'honneur de parler.

— Mais vous parlez à mon mari, madame ; et comme tout est commun entre nous...

— Madame, dit Monteil en se levant et en quittant la place qu'on lui disputait, votre conduite est celle d'une femme qui ne connaît guère les usages.

— Madame...

Le bruit produit par cette altercation avait déjà fait tourner la tête à quelques unes des personnes qui étaient disposées par groupes dans la bibliothèque, lorsque l'abbé Toussaint sortit enfin de la chambre. C'était un vieillard presque centenaire ; et tout courbé, à la voix onctueuse et consolante ;

il avait versé sa dernière larme en quittant le comte, qui était son plus ancien ami. En entrant dans le cabinet, les dames de Sivry et le chevalier l'entourèrent avec anxiété.

— Eh bien, monsieur l'abbé, comment se trouve le malade ?

— Il est calme comme le juste, mes enfans. En paix avec Dieu, il veut encore être en paix avec les hommes. Entrez, il veut vous voir.

— Et moi ? et moi, monsieur l'abbé ? demanda Hermance avec désespoir.

— Il est toujours inflexible pour vous, ma fille ; mais je vais à la chapelle, et quand je reviendrai pour lui présenter le saint-viatique, peut-être n'osera-t-il pas conserver sa colère.

— Oh ! mon Dieu !

— Espérez, dit le chevalier à voix basse en entrant chez le comte.

— Pauvre enfant ! dit la comtesse en embrassant sa fille ; tu ne savais pas ce que c'était que souffrir...

Clotilde ne dit rien, mais elle fit un signe d'amitié à Hermance, et elle suivit le chevalier et la comtesse, qui étaient entrés chez M. de Sivry.

Hermance resta anéantie ; le front appuyé sur cette table où son père s'était si souvent accoudé dans ses sombres rêveries, elle versait des larmes silencieuses sur le seuil de ce sanctuaire dont l'entrée lui était interdite. Les conversations des indifférens avaient recommencé dans la bibliothèque voisine, et au milieu du bourdonnement vague qu'elles causaient, Hermance ne put entendre les pas légers et furtifs d'une personne qui venait d'entrer dans le cabinet de la tourelle. Cependant, dérangée dans sa sagesse, dans sa douleur par la présence d'un étranger, elle releva lentement la tête et tressaillit en reconnaissant en face d'elle Albert Latouche, qui la regardait avec une vive expression de pitié.

— Et bien, monsieur, lui dit-elle tristement, vous venez contempler votre ouvrage ? la démarche imprudente à laquelle vous m'avez poussée dans de vils calculs d'intérêt et d'ambition m'a attiré la haine de mon père ! au moment de paraître devant Dieu, il me repousse comme une ennemie et je suis là, implorant son pardon qu'il ne m'accordera pas !

Albert resta un moment sans répondre tant les épouvantables réultats d'une foule où l'étourderie et l'orgueil avaient eu la plus large part le rendaient odieux à ses propres yeux.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix étouffée, j'ai mérité votre haine et cependant ne m'accablez pas. Je m'étais trompé moi-même avant de vous rompre sur mes véritables sentimens, et cette erreur, que je déplore, je voudrais la racheter au

prix de tout mon sang ; cependant, mademoiselle, vous n'êtes pas ici la plus malheureuse. Personne n'a jeté sur vous un blâme sévère ; vous êtes restée pure à tous les yeux...

— Excepté aux yeux de mon père ! dit Mlle de Sivry en sanglotant.

Cette objection était trop puissante pour qu'Albert osât y répondre. Hermance reprit après une pause :

— Quoiqu'il arrive, monsieur, votre devoir est tracé. Une jeune fille a été compromise à cause de moi ; il ne m'a pas été permis de démentir l'accusation qu'on a fait retomber sur elle et que j'ai seule méritée. Vous devez une réparation éclatante à Clotilde. D'ailleurs elle vous aime et vous l'aimez... puis-iez-vous effacer, en la rendant heureuse, les chagrins dont vous avez été cause et pour elle et pour moi !

En ce moment la cloche de la chapelle fut sonnée à grande volée et on vit apparaître à l'extrémité de la bibliothèque que le vénérable abbé Toussaint, revêtu des ornemens sacerdotaux et tenant à la main un calice d'or dans lequel était contenue l'hostie consacrée. Il était assisté par le curé de la paroisse, qui le précédait de quelques pas portant la patène. Autour de lui étaient tous les domestiques du château, tristes et consternés, portant des cierges allumés qui projetaient une lueur sinistre. Les deux prêtres psalmoniaient des prières, et le cortège s'avancait lentement au son lugubre de la cloche qui continuait de sonner l'agonie.

A cette vue, un mouvement s'opéra parmi tous les assistans ; une sorte de frémissement religieux parcourut les membres les plus incrédules et des moins religieux, et machinalement tous s'inclinèrent avec respect.

L'abbé Toussaint s'arrêta pour bénir les assistans prosternés, et au moment où ils se relevèrent, un spectacle non moins triste et non moins imposant vint attirer leur attention. La porte de la chambre du comte s'ouvrit tout à coup, et le chevalier annonça de sa voix grave et sonore que le comte invitait les personnes présentes à venir joindre leurs prières aux siennes pendant qu'on allait lui administrer les derniers sacremens.

Puis il s'agenouilla lui-même devant le cortège qui s'avancait, et dès qu'il fut passé, il saisit la main d'Hermance et l'entraîna dans la chambre, où ils furent suivis par tous les hôtes et tous les domestiques du château.

Cette pièce était sombre et austère comme celui qui l'occupait. Les tentures en étaient de couleur foncée, et le plafond, jadis peint et doré, n'avait plus que la couleur noire des lambris de chêne dont il était revêtu. Tout était vieux et lourd dans cette vaste chambre qui témoignait en-

core du grand luxe des aïeux du comte de Sivry ; rien de ces ornements frivoles et légers de notre époque, rien de cette coquette et élégante décoration qui est née de nos jours. Le lit somptueux à baldaquin était surmonté de quatre panages et élevé de plusieurs marches au-dessus du niveau du plancher. On eût dit d'un trône, et les rideaux relevés permettaient de voir sur cette couche héréditaire des seigneurs de Sivry le dernier représentant de cette antique race.

Bien que mourant et brisé par la souffrance, il avait voulu prendre une attitude respectueuse pour cette cérémonie ; on l'avait soulevé à demi et il semblait plutôt assis que couché dans ce lit mortuaire. Sa tête était nue et ses longs cheveux blancs semblaient en boucles argentées sur les dentelles des oreillers. Il avait voulu aussi, pour la dernière fois, se parer de son cordon bleu, qui était passé autour de son cou et retombait sur le lit en longs anneaux ; ses autres ordres en or ou en diamans étaient déposés près de lui sur un coussin de velours ; il allait ain-i mourir entouré de toutes ses pompes et de tous ses honneurs.

L'officiant déposa le calice sur un prie-dieu d'ébène qui était près du moribond et qu'on avait disposé à la hâte pour servir d'autel. Le cortège forma un cercle à l'entour et on attendit en silence que les prières préparatoires fussent finies. Les cierges jetaient sur cette scène une lueur vacillante à laquelle se mêlaient encore les derniers rayons du jour. La comtesse était au pied du lit et poussait de bruyans sanglots, tandis qu'Antoine, le vieux domestique, l'ami du comte, était à quelques pas debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine et comme pétrifié par ce qu'il voyait.

Tout à coup une personne se précipita au milieu du cercle et alla tomber à genoux devant le vieillard, dont elle saisit la main en s'écriant dans une explosion de douleur :

— Mon père ! mon père ! pardonnez moi...

Les étrangers échangèrent un coup d'œil de curiosité ; mais le vieillard toujours grave et impassible lui dit avec solennité :

— Relevez-vous, mademoiselle, et ne venez pas par vos faiblesses troubler la mort du dernier comte de Sivry.

Hermance, toute en larmes, alla se jeter dans les bras de sa mère.

— Humiliez-vous, mon frère ! dit l'abbé Tous-saint, qui s'approchait de lui pour l'exhorter à la mort ; et songez que ce n'est plus le moment d'avoir de l'orgueil, quand on est si près de Dieu.

Le comte fit signe qu'il voulait parler, et, se soulevant péniblement sur le coude, il dit d'une voix éteinte quoique fière encore :

— Je ne suis rien devant Dieu, mais j'ai été beaucoup devant les hommes. Dans le cours de ma longue carrière j'ai pu commettre de grandes injustices, et j'en demande pardon à ceux que j'ai offensés ; mais j'ai été surtout injuste et cruel, continua-t-il en cherchant de la main la comtesse autour de lui, envers une femme digne de toute affection, de tout respect.

— Elle vous pardonne, murmura en gémissant la comtesse, qui était à sa droite.

— Et songez à pardonner à votre tour, ajouta une voix de l'autre côté.

C'était le chevalier, qui s'était placé là, comme un génie inexorable, au chevet du mourant.

Le vieillard s'agita comme si ces paroles eussent réveillé en lui de pénibles idées.

— Il me reste un dernier devoir à remplir, reprit-il lentement en promenant autour de lui son regard affaibli, mais qui avait conservé quelque chose de son éclat effrayant ; une femme qui habite cette maison a été l'objet d'un scandale et son déshonneur a rejailli sur la famille de Sivry. Avant que je meure, il faut que je sache le scandale détruit, la profanation effacée. Celui que j'ai fait mander au château s'est-il rendu à ma prière ?

Albert sortit de la foule et s'avança timidement vers le lit du vieillard, qui le reconnut avec peine.

— Me voici, monsieur, dit-il d'une voix étouffée.

— Je vous ai fait venir pour vous demander un acte solennel de justice ! Vous avez trahi les devoirs de l'hospitalité au château de Sivry ; vous avez avili une jeune fille aux yeux de tous ceux qui se trouvaient ici : voulez-vous exaucer la dernière prière d'un mourant en consentant à réparer votre faute et à lui donner votre main en présence de tous ceux que vous avez scandalisés ?

— Monsieur, cette réparation comblera tous mes vœux, mais je crains...

— Où est cette jeune fille ? reprit le comte es s'affaiblissant ; qu'elle se hâte si elle veut que je voie avant de mourir l'honneur de ma maison lavé de toute souillure !

Tous les regards se tournèrent du côté de Clotilde. Elle hésitait, mais un signe suppliant de son père la décida. Elle s'avança avec gravité et mit sa main dans celle d'Albert. Alors le vieillard sembla ranimé et il s'écria dans un dernier élan d'enthousiasme :

— Et maintenant qui pourra dire qu'il y a une tache sur le nom de Sivry ?

— Moi, dit le chevalier en penchant à ses oreille.

—Moi, mon père, soupira Hermance à quelques pas.

—Dieu, mon fils ! murmura le prêtre...

L'inflexible viellard céda enfin à ces protestations et ces prières au moment même où il allait être trop tard.

—Eh bien, alors, dit-il en levant les yeux au ciel, si quelqu'un en secret souillé a ce beau nom qu'il devait porter avec honneur, si quelqu'un a cédé sous le fardeau qu'une noble origine impose aux plus faibles comme aux plus forts, pardonnez-lui, mon Dieu, comme je lui pardonne !

A cette parole qu'attendaient secrètement et avec tant d'impatience plusieurs des assistans, la comtesse et Hermance tombèrent à genoux près du lit du comte et arrosèrent de larmes ses mains amaigries et déjà refroidies par les approches de la mort. Ce dernier élan avait épuisé la vie dans ce corps usé, et ce fut à peine si l'abbé Toussaint put lui administrer les sacremens suivant le cérémonial accoutumé. A peine la dernière onction fut-elle terminée que le vieillard, le regard fixe sur sa femme et sa fille prosternées devant lui, prononça un faible et dernier adieu et expira.

Un profond silence régna un moment dans l'assemblée ; on doutait encore ; les sanglots et les soupirs s'étaient interrompus, lorsque l'abbé Toussaint s'avança un crucifix à la main et le désignant le visage pâle et immobile du comte, il dit aux assistans d'une voix forte et solennelle :

—Le dernier comte de Sivry est mort ! Une grande gloire, une grande puissance viennent de finir avec lui ! Mes frères, priez pour le pécheur !

Alors les larmes et les sanglots éclatèrent de nouveau ; tout le monde répéta le terrible *de profundis* ; Hermance, succombant aux horribles émotions de cette scène, s'évanouit dans les bras de Clotilde, presque aussi faible et aussi abattue qu'elle.

On s'empressa de l'arracher à ce spectacle douloureux et on l'emporta, suivie de Clotilde, dans son appartement. Le chevalier et les habitans du château entraînèrent la comtesse éperdue hors de la chambre mortuaire. En arrivant dans la bibliothèque, elle tomba dans un fauteuil, incapable d'aller plus loin.

Dans ce moment, au bruit lointain de la cloche de la chapelle se mêla un roulement sourd et par claquement de fouet dans la cour du château, et presque aussitôt un domestique s'approcha tout essoufflé de la comtesse comme pour lui annoncer quelque grande nouvelle.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda le chevalier en lui faisant comprendre par un signe que Mme de Sivry n'était pas en état de l'entendre.

—Le duc de Saint-C... vient d'arriver, répondit le domestique à voix haute.

Ce nom fit tressaillir la comtesse. Elle se leva vivement et dit en regardant le chevalier :

—Le duc ici ! Mais il n'a donc pas reçu la lettre que M. le comte a écrite il y a huit jours pour retirer sa promesse ?

—Silence, lui dit le chevalier d'un ton mystérieux ; M. le comte avait poussé trop loin la sévérité de ses principes ; le duc n'a pas reçu la lettre dont vous parlez.

—Quoi ! vous avez osé...

—La lettre a été oubliée, et d'ailleurs moi aussi, je me suis étouffé gardien de l'honneur des Sivry. Veuillez rentrer dans votre appartement, madame, je vais recevoir M. le duc et lui annoncer que l'union projetée entre les deux familles n'aura lieu qu'après le deuil.

En même temps il salua la comtesse et s'éloigna rapidement. A l'extrémité de la bibliothèque il rencontra Albert, qui, tout ému encore par cette scène, semblait prêt à se retirer. Il l'arrêta, posa une main sur son épaule, et lui dit d'une voix ferme et accentuée :

—Le comte de Sivry laisse deux cent mille francs de dot à ma fille ; elle en aura à peu près autant de moi. Dans quinze jours nous serons à Paris et vous épouserez Clotilde. Vous êtes ambitieux, je le sais ; vous verrez qu'il me reste encore assez de force dans la volonté et assez d'expérience du monde pour vous élever aussi haut que vous pourrez désirer de monter. Ne regrettez pas un grand nom, car vous ne savez pas ce qu'ils coûtent à conserver purs. Maintenant songez que je veillerai sur le bonheur de ma fille, et malheur à vous si vous trahissiez ma confiance !

—Clotilde sera heureuse, chevalier, elle sera heureuse ! je vous le jure, dit Albert avec assurance ; mais elle, pensez-vous qu'elle puisse m'aimer jamais...

Le chevalier ne répondit que par un sourire, et ils se séparèrent en se promettant de se revoir.

—Quand partez-vous, capitaine ? demanda Mme Monteil à Ducoudrai.

—Quant j'aurai accompagné ce pauvre vieux à sa dernière étape ! dit le capitaine en passant la main sur ses yeux.

—Et moi, ce soir même !... pour ménager ma sensibilité.

HENRI MONNIER.—ELLE BERTHET.

FIN.

LE CHATEAU DE FREYKEN.

I.

Freyken est un vieux manoir, situé dans les gorges de la Haute-Normandie. La vallée qu'il domine est silencieuse et mélancolique. Une grande futaie de hêtres descend sur l'un des côtés ; de l'autre, ce sont des pelouses couronnées de bouquets de chênes ; dans le fond, des prairies ; au loin, des bois vagues et bleuâtres, horizon plein de grandeur et de mystère, dont l'aspect sérieux évile à la fois de hautes pensées, de pittoresques souvenirs.

Aujourd'hui vous atteignez l'esplanade du château en suivant les longues et obscures sinuosités du taillis qui couvre la rampe. Autrefois sans doute il eût fallu gravir à découvert sous le feu des batteries qui bordaient le couronnement. Mais les batteries n'y sont plus, la terrasse est délabrée ; on ne trouve plus que de grands lions de pierre couchés parmi les touffes de vigoureux chèvrefeuilles ou d'immenses rosiers ; et puis, çà et là, de vieux ifs ou des buis bizarrement découpés qui ressemblent le soir, à des ruines de tourelles ou à des spectres de chevaliers.

Cette histoire nous reporte en 1592. Le château de Freyken est jeune et puissant ; la brique encore neuve qui se marie sur ses murs à la marne cauchoise lui donne cette physionomie riante et martiale particulière aux constructions de la verdure de Normandie. Ses murailles sont droites, formes, carrées, et n'ont de crevasses que ce qu'il en faut pour laisser passer des arquebuses. Les pierriers sont aux créneaux, les mousquets aux mâchecoulis, les couleuvrines aux remparts ; la salle d'armes est bien garnie de pertuisanes et de haches, et sur le donjon flotte la bannière du Béarnais, un drapeau blanc portant pour devise une couronne soutenue sur la pointe d'une épée. Depuis bientôt deux mois le roi est fort occupé au siège de Rouen, que défend Villars, gentilhomme provençal, célèbre par son héroïque résistance. L'impétueux gouverneur a refusé l'appui des ducs de Parme et de Mayenne qui venaient ensemble à son secours ; et dans une sortie il a repoussé les troupes royales bien loin de ses murailles. Alors l'armée des ligueurs s'est repliée jusque dans le Ponthieu, laissant la ville de Rouen et le roi Henri vider cette querelle à leur gré, et attendant qu'un peu de mauvaise fortune ait abaissé l'orgueil des assiégés. En effet, l'épuisement commence à se faire sentir dans la place, que ravage incessamment les boulets de Henri VI partant du fort Sainte Catherine et des hau-

teurs de Darnetal ; ceux du fort se croisant avec ceux du quartier-général ; ceux de Sainte Catherine plongeant au cœur de la cité, ceux de Darnetal rasant ses remparts et découronnant ses merveilleux clochers ; la famine et la dissension atteignent aussi leur dernière période, et tout annonce que bientôt les deux ducs reviendront provoquer une action décisive.

Freyken est à six lieues de ce champ de bataille, vers la vallée de Barentin.

C'est le soir, un doux soir d'automne. Dans la salle du donjon, près de la haute croisée, dont les sombres pendentifs se détachent sur le ciel lumineux, un jeune homme pâle et convalescent est assis ou plutôt couché dans le fauteuil seigneurial. A ses pieds sur un riche coussin, une femme est assise, comme une esclave familière aux genoux de son seigneur. Elle est jeune aussi, bien jeune. Ses yeux noirs et rêveurs cherchent l'amour dans le regard tendre et abaissé du beau malade. Pourtant ce jeune homme n'est qu'un écuyer ; cette femme, j'allais dire cette enfant, c'est la haute et puissante dame, baronne de Freyken, veuve à dix-neuf ans de sire de Freyken, mort à Ivry du côté des ligueurs, tandis que le vieux comte de Hauteuil, père de la baronne, combattait contre son gendre, à la suite du fameux panache blanc. C'est depuis cette époque, c'est-à-dire depuis deux ans environ, que, par la volonté du comte de Hauteuil, le château de Freyken s'est donné au roi et arbore son drapeau.

La jeune baronne prenant dans ses deux mains la main de l'écuyer, qui reposait sur le bras du fauteuil :

— Eh bien, Richard, dit-elle en souriant, comment se trouve aujourd'hui votre seigneurie ! Le convalescent la regarda en souriant.

— Mieux, beaucoup mieux ! répondit-il. Ma seigneurie est trop heureuse, depuis deux jours qu'elle existe, pour que la fièvre y tienne, et si j'ai fièvre encore, ma belle mie, c'est dans le cœur.

— Cela so passera, reprit malicieusement la jeune femme en baissant les yeux.

— Oh que non pas, méchante ; et bien l'espérer ! ceci est un mal dont je ne veux guérir, et je vous serai, croyez-le, un fidèle man, puisque vous n'avez pas craint de m'octroyer ce titre.

— Oui-dà ! je vous l'ai donné, Richard, et de grand cœur, car je me souviendrai longtemps de ce jour où l'arrière-garde de M. de Mayenne passa par ici en abandonnant la ville de Rouen ; de ce jour, où je vous ai vu si beau, alors que soudards et gendarmes se rejetaient

en arrière sur cette terrasse, même devant les hallebardes, et que la peur et le bruit m'avaient poussée quasi morte en mon oratoire ; et il-faut que vous soyez de ceux dont le regard intimide les armées, car ce fut un miracle de voir comme ces étrangers reculaient devant vous. Une femme n'oublie jamais celui qu'elle a vu tel dans cette grande et terrible chose qu'on appelle la bataille.

—Par ma foi, madame, je Pignorais, et si j'ai fait ainsi, c'est que j'aime à battre des ligueurs. Je ne suis que fils d'écuyer, mais comme mon père a été tué dans la Saint-Barthélemy, je ne manque pas l'occasion de frapper en face ceux qui ont frappé par derrière.

—Et cependant vous m'avez protégé, moi catholique, et quand je vous ai demandé d'abjurer votre foi, vous l'avez abjurée, Richard.

—Vous m'aviez accueilli pauvre et souffrant ; pendant un mois vous m'aviez abrité, vos soins m'avaient calmé, votre parole m'avait consolé. J'ai fait mon devoir.

—Ainsi vous n'avez travaillé de la sorte que par reconnaissance ? dit la jeune femme avec un regard tendre et furtif.

—Eh bien non ! et, puisqu'il faut le dire, si j'ai couru si fièrement au danger, c'est que j'avais dans le cœur un sentiment qui me rendait fort et hardi, c'est que ce m'eût été un bonheur de mourir pour l'amour de vous.

—Et vous n'avez pas été loin de le faire comme vous le dites, interrompt Mathilde de Freyken en essayant de sourire, mais sans le pouvoir, à cause des larmes de tendresse qui mouillaient ses beaux cils noirs.

—Oui, vos soldats m'ont rapporté tout sanglant, sans connaissance, percé de coups de lance, et je serais bien mort si vous ne m'aviez ressuscité.

—Oh ! ne parlons pas de cela, dit en baissant les yeux la gentille dame de Freyken.

—Et pourquoi, s'il vous plaît ! Ne sommes-nous pas seuls, ne sommes-nous pas unis devant Dieu ? faut-il que j'oublie ce beau jour où instruite par les aveux que m'arrachait le délire, vous avez mis votre main dans la mienne en me disant....

—Oh ! assez, j'étais folle ce jour-là.

—Oui-dà, vous vous repentez ? dit en riant l'écuyer.

—Non, mais pouvais-je laisser mourir l'amour celui qui venait de me sauver ma vie, ma fortune, mon honneur ? Et puis, seule dans ce château (car mon père n'y est venu qu'une fois ou deux ans), sans protection, jeune et faible comme je suis, libre et maîtresse ici,

je ne prévoyais pas le danger qu'il y aurait de recevoir pendant deux mois un jeune et pauvre gentilhomme. Oh ! j'ai bien lutté, j'ai bien prié pourtant ; et, tout en priant, tout en pleurant, il me semblait que j'avais tort, que j'avais peur d'être heureuse.

Et comme en disant ces mots Mathilde rougissait et baissait la tête, Richard se prit à sourire en relevant d'une main le front de sa honteuse compagne ; de sorte qu'elle ajouta en le regardant :

—Ce m'est une douce joie pourtant d'être hardie dans tous ces aveux, à présent que vous êtes mon époux, mon seigneur bien-aimé.

Les deux époux, les deux amants en étaient là de leur naïve causerie, toute charmante de souvenirs et de projets, lorsqu'une voix, jeune et pure comme la leur, mais déjà nuancée peut-être d'un peu trop de raison, dit doucement derrière eux :

—Enfants ! enfants et fous !

—Ah, c'est Geneviève ! Toujours indiscreète, dit Mathilde sans tourner la tête, mais avec une petite moue d'impatience ; et, se levant, elle s'enfuit à la fenêtre, d'où elle affecta de regarder avec beaucoup d'intérêt ses hommes d'armes réunis en bas et leurs cuirasses d'acier que dorait le dernier rayon du soleil.

Celle qui venait d'entrer derrière eux en écartant une riche portière, était bien la plus délicieuse créature qui se pût voir. Geneviève de Pavilly était un peu plus grande que Mathilde, moins jeune, puisqu'elle avait presque vingt-trois ans ; elle était blonde et finement élançée ; son noble et gracieux visage avait cette teinte rosée et transparente qu'on retrouve dans les vaporeux portraits des Lavallière, des Fontanges, des Lamballe, et puis aussi cette douce lumière, ce suave rayonnement dont Raphaël a su décorer ses madones. Mais malgré la pureté de ses traits, le charme de son sourire et la langueur de ses grands yeux bleus, il était facile de démêler dans sa physionomie une certaine fixité qui révélait en elle des instincts ambitieux, ignorés d'elle-même, instincts d'un âge mûr, étouffés jusque-là sous ceux de la jeunesse ou plutôt s'y mêlant et les modifiant de manière à la rendre déjà capable de prudence et même d'un peu de ruse.

Le château de Pavilly n'est qu'à deux lieues de celui de Freyken, et Geneviève étant un peu parente de Mathilde, venait souvent la visiter ; mais cette fois son séjour durait plus que d'habitude ; depuis trois semaines elle le prolongeait avec une singulière persistance, et rien n'annonçait qu'elle voulût l'abréger, malgré la gêne visible qu'elle apportait dans le tête-à-tête des nouveaux époux.

Cette merveilleuse personne s'avança avec une démarche pleine d'une élégance, d'une noblesse et d'une grâce infinies, et vint s'asseoir mollement sur un pliant de velours frange d'or, à quelques pas de l'écuyer. Mathilde ne bougea pas de son nouveau poste. Richard admira tranquillement la belle importune et se disposa en souriant à être témoin en partie, s'il le fallait, dans l'innocente scène qui semblait se préparer.

—Toujours indiscreète ? répéta Geneviève avec une indulgence un peu ironique ; si je l'étais seulement une fois, et que, par moi, l'on apprit ce qui s'est passé, vous ne vous endormiriez pas comme vous le faites dans le danger.

Et comme Mathilde ne répondait pas, Richard dit :

—De quel danger parlez-vous belle cousine ?

—Du danger qu'il y a beau cousin, répartit Geneviève avec un accent légèrement railleur, à se marier dans un château du roi, sans l'assentiment du roi, et avec l'assistance d'un vieux chapelain ligueur, enchanté au fond de l'âme de lui jouer un tour et d'avoir converti un huguenot ; du danger qu'il y a, continua-t-elle, à épouser secrètement une jeune femme sans qu'elle ait consulté son père ; à vouloir ensuite révéler tout cela et vous poser trop vite en seigneur parmi les gens de guerre réunis dans cette maison, lesquels ne vous ont encore prêté serment ni rendu hommage ; lesquels appartiennent tous à M. de Lauteuil ; lesquels, pour vous avoir suivi une fois dans un moment de crise, ne sont nullement prêts à vous saluer du titre de baron avant que ce titre soit écrit sur vos parchemins.

—Fort bien, reprit doucement l'écuyer ; mais sans répondre à toutes ces choses dont je conviens, et sans m'arrêter à vous faire compliment de votre sagesse, je vous demanderai ce qui vous fait croire que je veuille éventer ici mon secret ? Ne vous ai-je pas dit que je voulais conquérir mon titre avec l'épée avant de le proclamer hautement dans ce château ?

—Mais, du moins, vous ne vous hâtez guères. En attendant, vous oubliez la prudence ; et si parfois quelqu'un vous épiait....

—Vous avez raison, mais laissez-moi me guérir. Encore un jour de repos, et demain...

—Demain ? Et qui vous répond de ce qui peut arriver aujourd'hui même ?

—Il est bien tard, dit Richard en riant. Mais vrai Dieu ! comme vous nous dites cela !

Geneviève rougit, et reprit vivement :

—Ah ! c'est que.... à la place de Mathilde, je voudrais que mon époux fût un homme plus

rude aux fatigues de la guerre, un homme qui eût déjà la cuirasse sur les épaules, qui fût plus habile à porter le heaume, et un peu moins à manier une mandoline ; un homme qui fût moins clerc et plus soldat ; un homme....

Le regard de Geneviève s'anima malgré elle tandis qu'elle parlait ainsi ; Richard l'écou-
tait en silence, lorsque Mathilde se retourna brusquement, et, s'adressant à l'écuyer toujours fort tranquille dans son fauteuil :

—Richard, dit-elle en frappant à petits coups répétés de son pied d'enfant le tapis qui couvrait les dalles, voulez-vous que je vous dise ce que j'élève ainsi ma cousine au-dessus des faibles des femmes ? voulez-vous que je vous dise pourquoi l'idée d'un rude batailleur lui fait ainsi étinceler les yeux ? voulez-vous que je vous dise qui elle aime ?

—Mathilde ! s'écria Geneviève, pâle et interdite, si vous dites cela, vous vous en repentirez.

—Le voulez-vous, Richard, continua la baronne.

—Je le veux, répartit l'écuyer en riant toujours de cette querelle qui l'amusait, dites, n'ayez peur.

—Elle aime le roi, dit Mathilde avec une solennité comique.

—Ce n'est pas vrai ! c'est une horreur ! répliqua Geneviève toute rose et les larmes aux yeux.

—Vraiment ? reprit le jeune écuyer ; et depuis quand ?

—Depuis qu'elle l'a vu déjeuner au château de Pavilly, répondit Mathilde en faisant une grande révérence. Et elle ajouta, sans pitié pour le trouble de la jeune fille : C'est si beau un roi qui déjeune ?

—C'est toujours plus beau qu'un écuyer qui joue de la mandoline, s'écria Geneviève en colère. Eh bien, oui, j'aime le roi et tous ceux qui lui ressemblent, et je me vengerai ! Et pour commencer, monsieur, je vais vous conter quelque chose.

—Ah ! voyons ceci, dit Richard.

Mathilde s'était retournée du côté de la campagne.

—Elle ne vous a pas dit, beau cousin, reprit Geneviève à demi-voix, que le jour où M. de Lauteuil, son père, vint ici pour donner ce château au roi et pour y mettre des hommes à lui, elle ne vous a pas dit que M. de Hauteuil eut une entrevue secrète avec elle, et qu'il lui enjoignit d'accepter pour fiancé M. le comte d'Auffay, un seigneur normand, un frère d'armes de lui et du Béarnais, un calviniste, et

qu'elle répondit en tremblant : " J'obéirai, mon père ! " Et qu'elle est fiancée, et que ce loyal gentilhomme compte aujourd'hui sur sa promesse et qu'il peut venir d'un instant à l'autre en réclamer l'exécution !

— Est-il vrai, Mathilde ? demanda l'écuyer d'un ton sérieux cette fois, et en faisant un mouvement comme pour se lever.

— Eh bien, oui, dit à son tour Mathilde avec résolution, et j'espérais vous l'apprendre avec plus de ménagement. N'étais-je donc pas émancipée par mariage ? N'étais-je pas libre et maîtresse de mes actions ? De quel droit M. de Lauteuil venait-il m'imposer un drapeau et un époux ?

— Du droit naturel que possède toujours un père, répliqua doucement Richard ; du droit que vous-même lui donniez en acceptant le drapeau et en ne refusant pas l'époux.

— C'est qu'alors je n'avais ni volonté, ni force, ni raison pour résister. Je sentais le besoin d'un protecteur et n'en trouvais pas un seul autour de moi. J'espérais que ce prétendant se ferait connaître au moins, et tâcherait de se faire aimer. Mais, par ma sainte patronne, c'est une insulte à une femme que de disposer d'elle et de l'abandonner de la sorte ! Depuis un an que monseigneur et père a obtenu de moi cette double soumission, je n'ai vu dans mon château ni lui ni ce qu'on appelle mon fiancé. Je n'ai pas vu votre roi non plus qu'on me force à défendre ; je ne le connais pas ; mais j'ai vu des ennemis, et depuis deux mois je sais que mes cavaliers sont au siège de Rouen, à six lieues d'ici ; qu'ils peuvent accourir auprès de moi en un temps de galop ; que le roi chasse jusqu'à deux lieues de Freyken, dans les bois de Roumare et de la Vallette. Trouvez-vous que ce ne soit pas là de l'insulte et du mépris ? Pensez-vous que je ne fusse pas déjà assez humiliée de n'avoir pu choisir mon défenseur, sans supporter encore cette inconcevable félonie ? Et lorsque, en l'absence de ceux dont vous me parlez, les ligueurs ont pris mes remparts, si je ne vous avais pas trouvé, Richard, que serais-je devenue ? Et si j'avais été, morte ou vivante, la proie du soldat, qui fût venu réclamer la fiancée ? Donc, qui peut dire aujourd'hui qu'elle n'est pas déliée de son serment et qu'elle a mal fait d'agir d'après son cœur ?

Mathilde parlait avec cette chaleureuse conviction qu'on ne puise que dans la justice d'une bonne cause, si bien que Richard se renfonça dans le fauteuil et s'adressant à Geneviève :

— Qu'avez-vous à répondre ? lui dit-il : elle a raison.

— Rien, répliqua la demoiselle de Pavilly en

laissant voir dans son sourcil qu'elle était bien aise d'avoir pris sa revanche en irritant Mathilde. Seulement j'excuserai ceux qu'on flétrit avec trop peu de mesure. Les compagnons du roi ont tant affaire autour de lui, que le bon vouloir ne suffit pas toujours pour les en éloigner. Ensuite, ma dernière parole est que vous avez raison tous les deux, mais que vous n'êtes pas les plus forts. On peut prendre le château et rompre le mariage.

— Rassurez-vous, belle cousine, dit Richard ; vous avez raison, vous aussi, en ce qu'il faut de la prudence et de l'activité. Demain, de grand matin, j'irai trouver le roi : on le dit juste et connaisseur, et je réponds bien... Mais quel est ce bruit ?

Le son des trompettes avait retenti avec un grand éclat du côté des avenues, et un roulement de tambours y répondait dans la cour d'honneur. Au même instant un hallebardier entra dans l'appartement, et s'adressant à la baronne.

— Madame, dit cet homme, monseigneur le comte d'Auffay est à la grande porte et demande le pont-levis.

— Grand Dieu ! s'écria Mathilde. Elle, si fière et si courageuse tout-à-l'heure, elle fut sur le point de défaillir. Geneviève accourut et la soutint.

— Que vous disais-je, pauvre cousine ! Allez ! c'est du courage qu'il faut maintenant.

Quant à Richard, il s'était levé, et se tournant vers le soldat :

— Madame la baronne ordonne qu'on reçoive M. le comte sur-le-champ. Allez !

Quand ils furent seuls de nouveau tous les trois, Mathilde vint se jeter toute éperdue dans les bras de l'écuyer, en disant d'une voix entrecoupée :

— Protégez-moi, Richard ! un homme que je n'ai jamais vu ! un huguenot ! un grossier soldat ! oh ! j'ai peur !

— J'entends des épérens dans le vestibule ; interrompit Geneviève qui écoutait près de la porte, et dont le visage ne trahissait aucune émotion pénible.

— Allez, ma cousine, allez le recevoir, je vous en prie ; j'ai besoin de quelques instants.

Geneviève sortit sans mot dire, et Mathilde, appuyant ses deux mains sur celles de son époux, lui dit précipitamment :

— J'ai rassemblé toutes mes forces, je ne faillirai point. Allez, ami, ne vous montrez pas, mais veillez sur moi.

Quelques instants après la sortie de Richard, celui qu'on appelait le comte d'Auffay

dans ce même salon, donnant le bras à Geneviève de Pavilly, et suivi de ses capitaines et de ses pages.

C'était un homme de tournure noble et de bonne mine. Mais, comme l'avait prévu Mathilde, l'habitude des camps et le rude service du roi de Navarre en avaient fait un de ces hommes de bronze qui valaient chacun trente soldats par le bras et par le cœur. Son visage était fortement caractérisé ; ses yeux brillants, son teint coloré, son front large et haut, dont les muscles ressortaient vigoureusement, ses cheveux courts et relevés, sa barbe épaisse, tout en lui exprimait la force et l'intrépidité.

Mathilde ne manqua pas de le trouver effrayant et odieux. Cependant elle eut le courage de s'avancer à sa rencontre. Le comte abandonna sans façon le bras de Geneviève, qui ne paraissait pas épouvanté comme sa cousine, et prenant la main de celle-ci, il la conduisit courtoisement au siège que Richard avait occupé. Puis, s'asseyant à côté d'elle en face de la fenêtre, tandis que la demoiselle de Pavilly se tenait à l'écart :

— Me pardonnerez-vous, baronne, lui dit-il sans autre préliminaire, le retard que j'ai mis à mon propre bonheur ?

— Le bonheur est une chose si fugitive, monsieur le comte, qu'il faut craindre parfois de le faire attendre, répondit Mathilde d'une voix légèrement émue et en baissant les yeux.

— Vous êtes fâchée ? reprit le comte ; mais mon excuse est toute prête. Gravement blessé, il y a deux mois, au combat de Dernetal, je n'ai pu sortir depuis ce temps.

— Et avant ce temps, monsieur le comte ?

— Avant, nous serions Paris, nous défendions Saint-Denis, nous entrions dans Chartres, et dans Noyon ; nous....

— Oh ! grâce, monsieur le comte ! je n'entends rien à tout ceci. En politique, je ne vois pas plus loin que l'horizon de mon fief, et tout ce que je puis dire, c'est que vous arrivez à l'heure où les lances ennemies n'y brillent plus depuis long-temps, à l'heure où nous ne sommes plus en péril : car on dit que les armées des ducs sont bien loin par delà la Picardie.

— Voire ! s'écria le comte avec un singulier accent de rondeur malicieuse ; et vous appelez cela bien loin ?... Ne savez-vous pas que les Rouennais sont aux abois et que Parme et Mayenne sont en rang pour marcher au premier signal ? Si lourd que soit M. de Mayenne, trente lieues ne sont pas bien du chemin pour venir au secours d'une ville aussi entêtée. Au surplus baronne, moi voici maintenant tout à votre service.

— Vaut mieux tard que jamais, sans doute, interrompit la châtelaine avec une contrainte ironique. Mais nous avons grandement le temps de traiter ce sujet. Dans ce moment vous avez besoin de rafraîchissements, et je vais donner des ordres....

En même temps Mathilde se levait avec un empressement affecté ; le comte la retint en posant sur le bras délicat de la jeune femme sa main gantée de buffle, et la contraignant doucement à se rasseoir :

— Mille pardons, dit-il, mais j'en ai usé sans façon comme un soldat, peut-être aussi comme prochain seigneur de ce château. La première figure de bienvenue que j'ai rencontrée sous la herse a été celle de votre majordome, à qui j'ai donné moi-même ces ordres. Cependant, si vous le désirez, nous parlerons d'autre chose.

Et machinalement le comte se leva et s'approcha de la fenêtre en caressant sa moustache.

— Ah ! mon Dieu ! mais il est sans gêne ! dit Mathilde à Geneviève qui se tenait debout derrière elle, appuyée sur le dossier du fauteuil, dans l'attitude gracieuse de l'*Anna Soror*.

— Et mais, dit le comte, en feignant d'apercevoir sur la table voisine la mandoline de l'écuyer, il paraît, baronne, que vous venez emprunter balades et virelais d'amour à la mélancolie de vos perspectives ?

— Mais oui, répondit-elle embarrassée. Quand on est seule.... les soirées sont si longues !

— Ah ! vous étiez seule ? Mais, par Dieu, voici encore un feutre de royale espèce gris avec la plume blanche. Quel est celui de vos gens, madame, qui oublie chez vous une si noble coiffure ? Je la troquerais volontiers contre la mienne.

Mon Dieu ! c'est cet étourdi d'Oscar, mon page. Il n'en fait jamais d'autres !

En ce moment la porte s'ouvrit, laissant voir cinq à six serviteurs rangés avec des flambeaux sur l'escalier. Un page s'avançant, le chapeau à la main, salua profondément et dit :

— Madame la baronne est servie

— Quel est ton nom, page ? demanda tout de suite l'impitoyable comte.

— Oscar de Cany, monseigneur.

— Et d'où vient, Oscar, interrompit la baronne en pleurant presque de dépit, que le maître d'hôtel vous laisse remplir son office ?

— Madame, c'est que....

— Pourquoi le gronder ? interrompit le comte ; je prends son parti, moi. Approche, mon ami. cc chaperon de velours que tu tiens à la main est ton plus beau ?

— Monseigneur, nous n'en avons pas d'autre!... violet avec la plume noire.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur! M'est avis que celui-ci vous irait mieux.

Et le cruel seigneur, saisissant le feutre à la plume blanche, en coiffa brusquement le page; mais ce feutre était beaucoup trop grand et tomba sur les yeux bleus du jeune homme, qui se mit à dire en le replaçant sur la table, avec un geste et un accent respectueux :

— Oh! ce n'est pas étonnant, monseigneur; c'est le chapeau de monsieur l'écuyer.

C'était ainsi qu'on appelait Richard dans le château, dont tous les commensaux, officiers, soldats et serviteurs, sans rien savoir ni soupçonner, lui reconnaissaient malgré eux, une sorte de suprématie mystérieuse.

— C'est différent, répondit froidement le comte. Eh bien, monsieur Oscar de Cany, j'ai à vous dire que vous nous apportez une excellente nouvelle en nous faisant savoir que le souper est servi. Marchez devant nous et tâchez que rien ne refroidisse.

Puis il se tourna vers la baronne, que la honte, la crainte et la colère agitaient également, et lui offrit la main pour la conduire comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire; la main de Mathilde frissonna d'effroi dans celle du comte.

II.

Pendant toute la durée du premier service, il ne fut question de rien qui eût rapport à ce qui venait de se passer, non plus qu'à l'objet de la visite du comte. Il ne fut que galant et attentif comme tout convoie qui veut payer son écot en belle humeur. Mathilde reprit donc un peu d'assurance; mais étant plus maîtresse d'elle-même, elle s'aperçut de trois choses : la première, que le noble comte tendait bien souvent et plus qu'il n'est convenable son gobelet de vermeil au page qui le servait la seconde, que, placé entre elle et Geneviève, il semblait aussi épris de celle-ci que d'elle-même et parlait tout bas à la demoiselle de Pavilly, laquelle, tout en rougissant et baissant les yeux, ne laissait pas que de sourire un peu à ces mystérieux propos, et paraissait se mettre volontiers d'intelligence avec lui; la troisième enfin, qu'à sa gauche, à côté de celle de Freyken, et à sa table, on avait installé un personnage énigmatique vêtu de noir de la tête aux pieds, buvant et mangeant à l'instar de son maître, et ne prononçant pas une syllabe. Ces remarques n'étaient pas de nature à charmer la belle baronne.

Enfin, vers la fin du repas, le comte se tournant vers son voisin, lui dit d'une voix haute et d'un air joyeux en se frottant les mains :

— Eh bien, maître Nicole, votre estomac est-il plus dispos? votre plume est-elle taillée? sommes-nous prêts?

— A vos ordres, monseigneur, répondit humblement l'obscure personnage en repoussant avec un soupir de regret son assiette et son verre, et en tirant de son haut-de-chausses une hasse de paichevins.

La baronne promenait de l'un à l'autre convive un regard où se peignaient l'étonnement et la fierté blessée.

— C'est mon tabellion, lui dit familièrement le comte en se penchant à son oreille.

— Votre tabellion, monsieur? Mais ne vous en déplaît-il, qui vous a fait croire qu'il pût s'asseoir à ma table?

— Oh! n'ayez peur, il est de bonne maison.

— Mais encore qu'allez-vous faire ici, et à cette heure, par l'office d'un tabellion?

— La moindre des choses : un contrat.

— C'en est trop, monsieur le comte, et vous passez les bornes, dit Mathilde en éclatant malgré elle. A peine entré dans ce château, sans préparation aucune, sans avoir encore réclamé le seul titre qui vous ait permis d'y entrer, vous vous disposez à le prendre sous mes yeux et vous comptez à ce point sur mon obéissance? Ce n'est ni courtois ni habile, et je vous déclare que je refuse ma signature.

— Vous oubliez vos promesses et l'autorité de votre père, madame.

— Vous ne me les rappelez pas en loyal chevalier, monsieur.

— Hélas! madame, nous sommes dans un temps où les gens de guerre ont peu le loisir d'être galans. Demain, de grand matin, je vais rejoindre le roi à Doudeville pour l'accompagner à Dieppe.

— Encore, monsieur! dit Mathilde avec ironie et amertume. Voici qui va bien. Vous arrivez le soir et vous partez le matin, et dans l'intervalle, vous trouvez le temps de souper et de prendre femme! C'est expéditif. Ceci ne peut être qu'une plaisanterie; et, encore une fois, comment supposez-vous que je puisse me maintenir seule au milieu de ce pays tout remué par la guerre?

— Mais, reprit le comte, n'y a-t-il personne qui commande ici! En vous envoyant un régiment tout entier, M. de Lauteuil a-t-il oublié le colonel?

— Un brave et loyal officier! s'écria étourdiement Mathilde; un noble serviteur du roi, qui passa aux ligueurs le jour même où ils se présentèrent dans la vallée, et leur ouvrit la poterne d'en bas!

— Que dites-vous?

—Je dis que voilà ces défenseurs fidèles et dévoués qu'on nous impose et qui valent mieux, selon vous, que ceux que nous choisirions ! Je dis la vérité, monsieur. Les ennemis sont arrivés sur la terrasse avant qu'on eût déchargé une seule coulèvrine, et sans le courage.... des miens....

—Qui se sont enfuis, interrompit de sa douce voix la belle et tranquille Geneviève.

—Ma cousine ! s'écria Mathilde devenant pourpre et se mettant debout subitement, comme pour mieux terrasser du regard la malencontreuse demoiselle.

—Comment ! s'écria le comte en frappant de ses deux mains sur la table et en les regardant toutes deux l'une après l'autre ; mais alors qui donc les a ramenés à la charge ! qui donc a sauvé le château ce jour-là, et qui donc y serait encore le maître au besoin ?

—Celui qu'on appelle monsieur l'écuyer, répondit Geneviève en souriant et du ton le plus simple et le plus naturel.

—Ah ! c'est donc là le mystère ! Que ne le disiez-vous, madame, au lieu de vous plaindre de manquer de défenseur ! s'écria le comte en s'adressant à Mathilde, qui était retombée sur son siège, foudroyée par l'inconcevable indiscretion de sa cousine. C'est sans doute quelque mâle homme d'armes endurci au métier, un grison comme les aime notre chef ?

—Non pas, monsieur, balbutia Mathilde ; il est prêt à combattre dès demain, s'il le faut ; mais il n'a pas le grade nécessaire pour commander ici.

—Qu'à cela ne tienne ! interrompit le comte ; on peut le lui donner. M'est avis qu'il l'a bien gagné. Je veux le voir et lui parler : quel est son nom ?

—Richard de l'Orme, monseigneur, dit une voix ferme et grave en face du comte.

Celui-ci, levant les yeux, vit l'écuyer debout au milieu de la salle. Pendant tout le souper, Richard s'était tenu caché derrière un groupe de serviteurs, épiant le moment de venir au secours de la baronne, s'il en était besoin.

Le comte le regarda quelque temps avec surprise et sans lui parler.

—Richard de l'Orme ! dit-il enfin ; seriez-vous fils d'un pauvre gentilhomme de ce nom qui fut tué dans la même nuit que l'amiral, comme il sortait du Louvre ?

—Oui, monseigneur, répondit Richard avec étonnement.

—Ainsi vous êtes pour le Béarnais ?

—De corps et d'âme, monsieur, et ne demande qu'à le prouver.

—Soit ! J'ai sur moi des blancs-seings de sa majesté, et je puis vous nommer colonel en

cette forteresse que vous savez si bien garder, pour peu qu'il vous plaise d'y demeurer comme chef jusqu'à mon retour, et comme mon second ensuite.

Les derniers mots du comte sonnèrent désagréablement aux oreilles du nouveau seigneur de Freyken, qui reprit avec une hauteur mal contenue :

—Ce n'est pas assez pour moi, monseigneur ; et, dans tous les cas, ma volonté n'est pas de rester ici. Dès demain je dois partir.

—Partir, monsieur ? reprit le comte en fronçant le sourcil, et pour quel voyage, s'il vous plaît ?

—Le même que celui de votre seigneurie, je me rends auprès du roi.

—En vérité ! Et que lui voulez-vous ?

—Le roi seul est assez puissant pour m'octroyer le don auquel je prétends auquel j'ai droit, monsieur, et qu'il faut absolument que j'obtienne.

—Et parmi ces dons de haute et sainte nature que le roi peut seul accorder, il y en a un qui serait peut-être du goût de monsieur l'écuyer c'est un titre de noblesse ! Celui de baron, par exemple ?

Richard rougit comme si on l'eût frappé au visage, et Mathilde trembla. Ce seul mot leur révélait brutalement tous les soupçons du comte, et la provocation devenait patente de sa part. Cependant l'écuyer se remit à propos et répondit presque gaiement :

—Et pourquoi pas, monsieur ?

—A votre aise ! mais vous allez vite, jeune homme, et l'on peut se demander qui vous presse à ce point que votre départ soit pour demain matin.

—C'est qu'il faut que *personne* ne me prévienne auprès de sa majesté.

—Est-ce bien tout ? est-ce auprès du roi seulement que vous avez peur d'être prévenu ?

—Auprès du roi seulement, et puis sur le champ de bataille.

—Ain-i vous ne trouverez pas mauvais que le comte d'Auffray revienne avant vous dans ce château ?

—Non, pourvu que votre seigneurie veuille bien m'y attendre au jour et à l'heure que j'indiquerai.

—Et pourquoi ?

Richard fronça le sourcil, se recueillit un peu et répondit :

—S'il vous plaisait, monsieur, de faire écartier tout ce monde, je vous le dirais.

Le comte fit un signe, et au bout d'un instant il ne resta plus dans la salle que les quatre convives et l'écuyer, qui fit un pas en avant et dit d'une voix ferme :

—Parce que c'est assez d'escarmouches comme cela, monsieur ; parce que ce jeu de barolles est indigne de gens de cœur, et cruel surtout quand on le joue à l'encontre d'une femme ; parce que le hasard m'a rendu chevalier de la dame de Freyken ; parce que je veux être en droit de la protéger, même contre un seigneur suzerain, s'il l'oublie toute chevalerie à son égard ; parce que vous êtes coupable de cette faute et n'avez cessé de la commettre depuis votre arrivée en ce château ; parce que, si je suis soumis au roi, je n'ai aucune raison de mépriser son comte d'Auffray ; que je blâme et déteste ses façons d'agir et de parler ; que je le prie de m'avoir pour ennemi personnel, et que je le défie en champ clos à un mois d'ici, moi baron, lui comte, à pareil jour et pareille heure ! Et je vous prie de bien entendre, continua l'audacieux écuyer, que la main de Mme de Freyken ne vous appartient qu'après ma mort.

—Et par sa volonté formelle ! s'écria résolument la baronne, qui comprenait enfin le subterfuge de l'adroit jeune homme.

—Pardieu, dit le comte, voilà un bon tour, et je ne m'y attendais guère ! Mais je ne puis refuser, et pourvu que le roi vous fasse baron, monseigneur, d'ici à un mois, ce qui me paraît difficile... Je serai à vos ordres, quoique ces sortes de choses déplaisent fort à sa majesté, qui n'a pas trop de serviteurs ; mais elle n'en saura rien. Tabellion, mon ami, rentrez vos parchemins et empruntez une épée à quelqu'un. En notre absence, ce sera vous qui commanderez ici. Ne craignez rien, poursuivit le comte en s'adressant à la baronne, encore une fois stupéfaite, je vous ai dit qu'il était de bonne maison, et il est aussi un peu soldat ; vous serez contente de lui. Mais je vous laisse donner vos dernières instructions à votre digne chevalier ! Mademoiselle de Pavilly vaudra bien accepter mon bras jusqu'à son appartement. Adieu, monsieur l'écuyer ; bonne nuit et bon voyage. Vous êtes, par ma foi, un homme de cœur et d'esprit, et quoique j'eus voulu dès ce soir mettre mon scel au bas de ce contrat, j'attendrai avec plaisir pour cela que vous reveniez baron.

III.

Un mois s'est écoulé. Le jour du rendez-vous donné par Richard au comte est enfin arrivé. Richard n'est pas encore revenu au château de Freyken, où le comte l'attend déjà. En effet, depuis que les Espagnols sont enfermés près de Caudebec, depuis que la maison du roi s'est installée à Yvetot, le comte vient assidûment passer toutes ses journées à Freyken, arrivant de grand matin et repartant le soir, sans autre compagnie

que deux piqueurs et quelques chiens de chasse. On peut croire qu'il agit ainsi pour être à même de protéger le château, placé sur le terrain de la guerre, bien qu'en arrière de l'armée royale.

Quant à Mathilde, elle s'inquiète peu du rôle que chez elle joue un homme dont la vue lui est insupportable. Enfermée tout le jour dans son appartement, elle a constamment refusé de l'admettre en sa présence ; il lui semble trop cruel de se trouver en face de celui dont l'épée doit se tourner à heure fixe contre la poitrine de son époux ? il lui serait impossible de le tolérer sous son toit, si quelqu'un lui rappelait positivement qu'il ose y demeurer. Quelquesfois elle voit sur la terrasse le bizarre commandant qu'on lui a donné de se promener tranquillement, la cuirasse sur les épaules, à faire son inspection quotidienne avec un air d'habitude et d'autorité qui l'étonne. Cet étrange personnage remplit ses nouvelles fonctions aussi naturellement que s'il était un vrai capitaine caché sous la défroque d'un procureur. Mais Mathilde lui accorde peu d'attention ; c'est même à peine si elle songe à la demoiselle de Pavilly, dont la conduite l'a si fort irritée, sans qu'elle puisse se l'expliquer encore. Depuis le départ de l'écuyer, la perfide cousine n'a pas eu plus d'accès que le comte auprès d'elle ; et, ce qui est le comble de la déloyauté, elle a l'air de s'en consoler très facilement. Comme aucune rupture ne l'a forcé de s'éloigner du château, elle y demeure tout à son aise. Presque toujours dans la société du comte, elle est de toutes les parties, de toutes les conversations, de toutes les promenades ; et l'on oublierait vraiment, à voir sa tranquillité, que la fin de tout ceci doit être une scène tragique.

Mais le jour fatal touche à sa fin. Mathilde compte les minutes avec anxiété : déjà elle ne peut plus se tenir en repos, ni dans l'attente ni dans la prière ; déjà elle marche à pas inégaux dans son appartement, lorsqu'une de ses femmes entre et lui annonce que le comte d'Auffray la supplie humblement de lui accorder une audience dans la salle du donjon. C'est, dit-il pour une nouvelle très importante, et qui ne souffre aucun délai. La baronne, ne pensant qu'à l'ami si ardemment désiré, tremble, espère, accourt et se trouve, sans avoir eu le temps de réfléchir, en présence de celui qui n'attend Richard que pour le tuer.

La vue de cet homme, après un mois d'efforts pour le chasser de sa mémoire, et dans un pareil moment, lui fait horreur, et elle ne peut trouver une parole. Il l'a salué profondément.

—Madame, dit-il, vous m'excuserez, j'espère, et vous vous souviendrez que plus d'une fois j'ai imploré la faveur d'être accueilli par vous. Aujourd'hui j'ai dû insister, parce qu'il s'agit d'une

nouvelle sérieuse. Et, l'ayant conduite à un siège, il s'assit près d'elle. Mathilde ne ne disait rien encore, mais elle ne pouvait s'empêcher de remarquer la dignité des manières du comte et la tristesse répandue sur son visage.

—Le comte de Lauteuil, votre père, dit-il enfin vient d'être gravement blessé ; il craint pour ses jours, et, désirant s'occuper de ses dernières dispositions, il demande si les préliminaires de notre mariage sont terminés, afin de savoir à quoi s'en tenir sur l'exécution de ses volontés et sous quel nom vous transférerez les avantages qu'il vous réserve. Le messenger est en bas et doit repartir sur-le-champ. Que dois-je répondre ?

—Que jamais je ne vous appartiendrai, car c'est impossible ! s'écria-t-elle, emportée par sa haine, avant toute réflexion.

—Mais votre père, madame ! Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?... M. de Lauteuil est en danger.

—Hélas ! monsieur, ce que veut mon père est impossible.

—Impossible ! et pourquoi cela ?

—Pourquoi cela ?... Mais, au nom du ciel, songez-vous à l'heure qui va sonner ce soir ? On Richard de l'Orme vous tuera, ou vous viendrez à moi couvert de son sang !

—Ainsi vous l'avouez, vous aimez Richard de l'Orme ? dit subitement le comte, avec une netteté qui saisit la pauvre baronne.

—Eh bien, oui, monsieur, dit-elle avec courage, espérant garder encore la moitié de son secret. Oui, je l'aime et ne veux être qu'à lui ! Je suis bien le confesser maintenant.

—Vous le pouviez plus tôt, répliqua doucement le comte ; vous le deviez même, et vous m'avez cru bien peu généreux !

—Que voulez-vous dire ?

Pour la première fois, la baronne leva les yeux sur le visage du comte, et, chose étrange ! elle y vit une telle expression de noblesse et de loyauté qu'une révolution soudaine s'opéra en elle. Ce n'était plus cet air railleur qui l'avait tant irritée à leur première entrevue, c'était une physiologie pleine de bonté et de franchise qui invitait à la confiance.

—Je dis, poursuivit le comte en souriant, que vous m'avez pris à tort pour un ogre, que Richard n'était encore ni d'un rang ni d'un nom à vous obtenir, mais qu'il fallait vous fier à moi et m'avouer plus vite ce que je m'efforçais tant et si bien de vous faire avouer. Il avait des droits à la faveur de sa majesté. Gentilhomme et brave il pouvait tout obtenir par mon entremise, et au lieu de cela vous l'avez jeté dans des excès de péril où il peut succomber. Et s'il ne revenait pas....

—Oh ! il reviendra !.. il va venir .. J'ai trop prié, monsieur. . .

Comme Mathilde prononçait ces mots, la porte s'ouvrit, et Geneviève tremblante, agitée, accourut à elle et, lui prenant les mains, dit d'une voix entrecoupée :

—Ma cousine !.. ma pauvre cousine !

—Qu'y a-t-il ? dit le comte en se levant avec vivacité.

Quant à Mathilde son premier mouvement avait été de repousser sa belle parente ; mais le pressentiment funeste qui s'empara d'elle l'emporta sur toute autre pensée. Elle se leva aussitôt, puis retomba sur son siège, tandis que Geneviève répondait au comte :

—Hélas !.. je ne sais, monsieur, s'il faut souffrir que Mathilde reçoive l'homme qui me suit. Il arrive du camp ; c'est un homme d'armes de M. l'écuyer.

—Qu'il entre ! s'écria-t-elle ! s'écria Mathilde avec une énergie fébrile ; je veux tout savoir !
...Richard... qu'avez-vous fait de Richard ?
... dit-elle d'une voix tremblante en allant droit au soldat qui venait de paraître sur le seuil.

C'était un des gens d'armes qu'on avait choisis dans la garnison du château pour former l'escorte de l'écuyer quand il était parti. Cet homme était couvert de poussière et de sang et paraissait épuisé de fatigue.

Mathilde à sa vue, recula lentement jusqu'à son fauteuil, et lui faisant signe de la main :

—Parlez, parlez.... racontez tout....

—Hélas ! madame, nous étions tous bien joyeux dans les premiers jours, car, à peine arrive au quartier du maréchal, monsieur l'écuyer fut mandé auprès de lui, et reçut à l'instant même, sans autre formalité, un commandement supérieur de monseigneur que Biron avait déjà ordre de lui transmettre. Seulement notre chef ne fut satisfait qu'à demi, parce qu'on lui dit qu'il ne pourrait parler à sa majesté, comme il le désirait ; qu'il se conduisit bien ; que le roi savait tout ce qui le concernait, et qu'il aurait les yeux sur lui. Dès la première affaire, quand on enleva un quartier aux Espagnols et qu'on écrassa leur cavalerie, monsieur l'écuyer agit de telle sorte que nous vîmes bien qu'il allait gagner ses éperons ; et en effet, il fut crée chevalier en sortant de là. Mais il voulait davantage, et il alla trop vite. On l'avait chargé de pousser une reconnaissance jusqu'à l'abbaye de Jumiège, bien défendue par les *liguans*, et de voir si l'on pourrait y tenter un coup de main ; et pour cela on ne lui avait confié que cinquante cavaliers dont nous faisons partie et autant d'arquebusiers en croupe. Le couvent était défendu par cinq cents hallebardiers, et bien des moines avaient mis une cuirasse par-dessus leur froc. Malgré tout cela, quand nous fûmes en

vue, messire de l'Orme nous dit qu'il s'agissait, non pas d'observer, mais de prendre l'abbaye ; si bien que nous courûmes droit à la porte du monastère, et, mettant à bas nos fantassins, nous nous reculâmes hors de portée, tandis que, descendant dans le fossé qui était à sec, ils travaillaient à faire tomber le pont. C'est alors qu'une troupe de carabins cachée aux environs se rua entre nous et nos camarades, et, les pressant dans le fossé, se mit à tirer sur eux de bout portant. En vain nous voulûmes rompre cette masse et dégager nos arquebusiers, qui ripostèrent de leur mieux ; M. l'écuyer seul parvint à percer l'escadron ennemi, et reparut de l'autre côté distribuant de coups terribles ; mais, dans ce moment, le pont s'abaissa, et les gens du dedans ce joignant à ceux du dehors, tout ce qui était dans les fossés. . . .

—Grand Dieu ! s'écria Mathilde en se jettant à demi morte dans les bras de Geneviève épouvantée.

—Monsieur l'écuyer nous avait fait jurer, continua tristement le soldat, que si le sort nous était contraire, n'y eût-il qu'un de nous qui survécût, celui-là viendrait aujourd'hui et à cette heure au château de Freyken pour le dégager d'une parole et d'un rendez-vous qu'il avait donnés.

Le comte s'approcha de la baronne, lui cachant toujours son visage dans le sein de sa belle cousine, et, parlant d'une voix pleine de douceur et de commisération :

—Madame, dit-il, Dieu m'est témoin que je déplore sincèrement le sort de mon rival, et que mon plus vif désir serait qu'un miracle vous le rendit mais le temps se passe, un autre brave, un ami ; un vieux frère d'armes du Roi, votre père, peut succomber cette nuit. Celui-là, vous pouvez peut-être le sauver encore, et le roi vous en saurait gré. Madame. Avant de vous retirer dans votre appartement, quelle sera la dernière parole de la fille à son père ? . . .

—Oh ! c'est trop de supplices à la fois ? s'écria Mathilde avec désespoir, en se relevant tout-à-coup, —et Dieu me pardonnera, lui qui m'a jetée dans cette cruelle alternative ! Qu'on dise à mon père, monsieur, que je renoncerais à Richard de l'Orme quand j'aurai vu son cadavre ici, sous mes yeux, et que j'aurai touché son cœur, et qu'ensuite, moi et ma maison, nous prendrons solennellement et pour longtemps le deuil, car Richard de l'Orme était mon époux !

A cette déclaration, pour laquelle Mathilde avait rassemblé ses dernières forces, personne ne parut éprouver l'étonnement qu'elle croyait provoquer tout en le bravant. Le soldat seul, qui demeurait machinalement à sa place, témoigna sa surprise en s'écriant :

—Lui ? monsieur l'écuyer !

—Dites monsieur le baron ! s'écria une voix

toute et ferme à la porte de la salle, et chacun hurnant les yeux de ce côté, put voir Richard lui-même, debout sur le seuil, le casque en tête et la visière levée, tandis que derrière lui les hommes d'armes remplissaient tumultueusement l'escalier d'honneur.

A cette apparition si imprévue, Méthilde, poussant un cri terrible, se précipita dans les bras de son chevalier ; le soldat tomba sur ses genoux, croyant voir un fantôme ; geneviève resta immobile d'étonnement, comme une statue ; et quant au comte, il s'assit tranquillement dans un fauteuil, et croisant ses jambes l'une sur l'autre :

—Allons donc ! dit-il le premier. Vous vous faites bien entendre ici tous deux, l'une pour parler, l'autre pour paraître.

—Trêve de raillerie, monsieur, dit Richard en s'avançant vers lui ; vous savez pourquoi je viens. J'ai tenu ma parole, et je compte sur la vôtre. Et toi, camarade, poursuivit-il en s'adressant au soldat, tu t'es bien pressé de fuir et de porter l'alarme.

—Vous deviez savoir que nous allions monter dessus et prendre l'abbaye. C'est ce qui est fait, et le drapeau du Roi y est bien planté à l'heure qu'il est. Pour moi, ajouta Richard en tenant Mathilde par la main et en observant le comte avec sévérité, j'ai voulu l'annoncer en personne à sa majesté, et lui parler enfin de ce qui se passe ici ; mais, sur ma parole, sa majesté est inabordable, et il y a dans tout ceci un mystère que je ne comprends pas ; j'ai trouvé au quartier du roi ce titre même que je venais solliciter, signé et motivé de sa main, comme récompense pour le fait d'armes dont je viens de parler, et que personne ne connaissait encore ?

—C'est que le roi savait sans doute, reprit le comte, que vous vous feriez tuer ou que vous prendriez l'abbaye. Il ne risquait rien.

—Et comment savait-il aussi que j'étais l'époux de la dame de Freyken ? car ceci est en toutes lettres sur parchemin.

—C'est peut-être moi qui le lui avais dit, répliqua le comte sans s'émuvoir davantage.

—Vous ! . . . vous le saviez, monsieur ! s'écria le jeune baron en regardant fixement Geneviève, dont la contenance était fort embarrassée ; qui forçait donc alors votre seigneurie à attendre si longtemps contre ses intérêts pour trancher cette affaire entre nous deux ?

—Ne fallait-il pas, monsieur, que la partie fût égale et que vous fissiez vos preuves ; que le comte d'Auffrey s'assurât bien de tout par ses yeux, et qu'en votre absence il remplît sa mission en défendant ce château ?

—Je voudrais croire à cette générosité, messire, mais je sais que vous n'étiez pas tous les jours à Freyken, et quand vous y étiez, ce n'é-

rait pas vous qui commandiez. Que faisait donc ici ce comte d'Aultray, dont la place, dites-vous, était sur nos remparts ?

Comme le comte souriait, hésitant à répondre, et comme Genevieve se retirait, toute rouge, dans un coin de l'appartement, voilà qu'un grand bruit s'éleva dans le château et qu'une canonade furieuse ébranla la vallée. En même temps, une foule de serviteurs et d'officiers rempli la salle du donjon. Le manoir venait d'être surpris par une troupe nombreuse de gens de Rouen, qui semblaient se porter, ou ne savait pourquoi, sur les derrières de l'armée royale. Le comte, le premier, se leva brusquement ; ses yeux brillaient d'un vif éclat, sa taille paraissait doublée, sa voix était tonnante et impérieuse :

—Hola ! monsieur, dit-il à Richard, vous allez voir où est ma place, et si je suis la prendre !

—Il est trop tard ! messire, répond le baron de Freyken en lui barrant le chemin par un mouvement plein d'orgueil : la première place au feu, c'est la mienne maintenant. De par le roi, je suis maître ici, et l'°. Le roi lui-même ne s'y mettrait pas devant moi !

—Par le merc ! en voilà d'une autre, et ils sont tous de même ! Celui-ci est baron de ce matin, et déjà il fait comme eux ! Je l'ai déjà dit, messieurs de la noblesse, ne m'offusquez pas, j'aime à paraître !—Mon casque, vous autres !

A ces mots, à cette voix nouvelle, à ce ton suprême de commandement qui courbe toutes les volontés, à la vue de ce casque qu'un écuyer apporte en s'inclinant jusqu'à terre et que surmonte un panache blanc, Richard et Mathilde ont tressailli sous le choc de mille impressions opposées qui leur ôtent à tous deux l'usage de la parole. Pendant ce temps personne ne s'est aperçu que le bruit avait cessé au dehors, lorsqu'un homme se précipite dans l'appartement : c'est le tabellion-capitaine, armé de pied en cap, et dont chacun remarque avec stupeur pour la première fois la mine hautaine et martiale. Il s'écrie au milieu du silence :

—Sire, à cheval ! le duc de Parme passe la Seine à Caudebec !

—Ventre-saint-gris ! s'écrie le roi, que tout le monde reconnaît enfin, et qui fait un pas pour sortir.

Mais Richard et Mathilde sont à ses genoux. Il les relève avec bonhomie.

—Faites vos affaires tout seul, monsieur, et laissez-moi passer, dit-il au baron, les miennes sont en mauvais état. Puis, se tournant vers le commandant, qui semble s'impatienter :—De qui tenez-vous cela ? lui dit-il.

—D'un prisonnier, sire ; j'en ai fait une cinquantaine en chassant ce troupeau de ligaux qui vient de Rouen pour vous donner le change.

Le roi sourit, et s'adressant à Mathilde :

—Vous voyez, dit-il, qu'il va passablement en besogne et que je ne vous avais pas remise en mauvaises mains. Je vous présente le comte d'Auffrey, madame, qui a fait son devoir, quoique dise M. le baron, et qui vous rend votre parole. Lui et moi, nous avions tout appris d'une personne qui vous aime, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Genevieve ; et c'était comme témoins que nous voulions signer au contrat. C'est partie remise, et c'est votre faute ! Allons, comte, la main au baron, et à cheval ! Je me charge de M. de Lauteuil, ajouta-t-il à l'oreille de la baronne.

Puis, au moment de sortir, il s'arrêta encore ; il se retourna vers Genevieve, à qui Mathilde rendait déjà grâce et justice dans son cœur, mais qui restait isolée, honteuse et tremblante près de la fenêtre, et le saluant de la main avec un geste et un regard pleins de noblesse, de courtoisie et de regret, d'une voix digne et douce, il lui dit seulement :

—Mademoiselle de Pavilly, que Dieu vous garde !

Et la belle Genevieve ne répondit rien, elle resta si profondément inclinée que personne ne vit les larmes qui emplissaient ses yeux.

Telle est la tradition du château de Freyken, tradition bien ignorée, et que les rares savans des pays nous ont racontée en détail, parce que nous ne pouvions nous contenter de ces mots qu'on nous disait en nous montrant le manoir : " C'est ici que le roi Henri IV fut arrêté par une belle demoiselle, pendant que le duc de Parme passait la Seine à Caudebec. "

MAURICE-SAINT-AGUET.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.